NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

59 Nº 2 1932

# La pauvreté chrétienne

Émile MERSCH (s.j.)

p. 97 - 116

https://www.nrt.be/es/articulos/la-pauvrete-chretienne-3444

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

# La pauvreté chrétienne

Il y a une pauvreté chrétienne; Jésus lui a donné ses lettres de noblesse, en naissant dans la crèche et en mourant sur la croix.

Il y a même une vertu chrétienne de pauvreté; et Jésus la proclame indispensable (*Lc.*, XIV, 33) : quiconque ne renonce pas, au moins de cœur, à tout ce qu'il possède, ne peut être disciple; pour le suivre, il faut laisser tout là (*Mc* X, 21), et qui veut tenir à ses richesses entrerait plus difficilement au ciel qu'un chameau ne passe par le chas d'une aiguille *(ibid.*, 24, 25).

Cette vertu, on voudrait, en ces pages, rechercher quelle est exactement sa nature; et le rechercher en prenant pour point de vue particulier la doctrine du corps mystique. Sans doute, de là, ne verra-t-on pas tout; mais au moins, de là, peut-on s'attendre à voir l'essentiel.

Là, en effet, se trouve le centre du christianisme, puisque c'est l'incorporation au Christ qui nous fait chrétiens et nous donne toute notre vie surnaturelle. D'autre part, la pauvreté, elle qui a été l'objet des premières et des dernières prédilections du Sauveur, elle qui fait l'objet de la première des béatitudes et du premier des vœux de religion, la pauvreté ne peut pas ne pas toucher de tout près au centre du christianisme. Pour bien voir ce qu'elle est, c'est là qu'il faut regarder.

C'est assez dire que, à son sujet, on ne trouvera pas le dernier mot dans les dictons profanes du bon sens populaire. Ils ont parlé d'elle cependant, et, bien avant *Le Savetier et le Financier* de

La Fontaine, ils ont signalé la grande tromperie des richesses. Elles font croire, ont-ils dit, que l'on a de grands biens — et l'on n'a que de grands soucis; que l'on a assuré son avenir — et elles ont embarqué sur un vaisseau troué; que l'on peut se contenter en tout — et l'on n'a fait que multiplier ses besoins et affadir ses satisfactions; que l'on est propriétaire enfin — et, bien plutôt, on est soi-même possédé. Il faut gérer ses biens, les conserver, les augmenter, et, du soir au matin, l'on a l'esprit plein de calcul, le cœur plein de dureté, et l'âme toute vide. Inassouvi, tiraillé, encombré, dolent, un riche est un indigent, mais indigent par sa faute.

Réflexions justes, jusqu'à un certain point, et sages d'une sagesse courte. Nous les abandonnerons aux stoïciens et aux épicuriens. Elles pourraient, il est vrai, moyennant commentaires et retouches, devenir un écho des avertissements évangéliques touchant la *sollicitudo saeculi istius* et la *fallacia divitiarum*. Mais il y faudrait des développements que, par brièveté, nous préférons omettre ici. Leur défaut, c'est d'envisager richesse et pauvreté dans leurs résultats, bien plus que dans leur essence; dans leur dehors, bien plus que dans leur dedans. Et au dehors, qu'est-ce donc qui se montre, sinon l'endroit où les choses cessent d'être elles-mêmes ? Autant vaudrait étudier la liberté, en n'en regardant que les manifestations extérieures.

Laissons donc le superficiel, et allons à l'essence. La question est celle des biens matériels et de l'attitude à avoir devant eux. Voyons donc ce que sont ces biens et ce qu'ils doivent être pour nous; voyons-le, d'abord, à la lumière de la philosophie, puis à la lumière de la foi.

Les choses matérielles, déclare la philosophie, n'ont pas par elles-mêmes de valeur absolue. Aussi, un acte qui ne ferait que s'emparer d'elles ou s'en dessaisir, sans plus, ne serait, en définitive, ni bon ni mauvais.

Seul est absolument bon le bien infini, le bien suprême, Dieu. En dehors de lui, parmi les choses finies, rien n'est bon à tuos égards, sinon l'acte qui tend vers lui, l'acte moral, et l'être qui

pose un tel acte, le sujet moral, c'est-à-dire l'homme. Seul, un tel être, parce qu'il exprime intelligiblement en lui-même, fût-ce seulement d'une manière analogique, le bien auquel il aspire et où son mouvement se termine, revêt une dignité qui participe à celle de l'infini. Seul, par conséquent, au milieu de notre univers, l'homme possède une valeur absolue.

Mais cette valeur, il ne l'a pas pour lui tout seul. Car il n'existe pas à lui tout seul. Pas plus que l'âme, durant la vie, n'existe séparée de son corps, le corps ne vit en dehors de l'univers. Aussi, de même que, durant cette vie toujours, l'âme tout entière, c'est l'âme avec le corps, le corps tout entier, c'est le corps avec le monde. L'être humain, en conséquence, tant qu'on ne fait pas de coupures arbitraires, c'est l'homme au centre de l'univers, c'est l'univers résumé dans l'humanité.

Le corps de l'homme, en effet, est bâti de substances empruntées à toute la nature; l'action humaine est composée de forces prélevées dans toutes les énergies cosmiques. Avant d'être en nous, elles étaient dispersées aux quatre vents du ciel, et, après les quelques années ou les quelques heures de leur séjour en nous, elles seront de nouveau remises dans la circulation générale. Nous vivons du monde, comme nous vivons dans le monde, et, s'il est vrai que ce ne sont ni le corps ni l'âme qui pensent et qui agissent bien, mais l'homme, par son corps et par son âme; s'il est vrai, en outre, que l'opération du corps est, pour une part et une part importante, l'opération de l'univers entier, il faut bien dire, pour tout mettre ensemble, que ce n'est pas l'homme isolé du monde qui pense et qui agit bien, mais l'homme uni aux choses et reprenant, dans son action, et même dans son action morale, les choses matérielles elles-mêmes.

Prolongement qu'elles sont de notre être, les choses matérielles peuvent recevoir en elles le prolongement de notre dignité à nous; et elles le recevront dans la mesure précise où elles nous seront rattachées, et où, par là, elles seront englobées dans l'action de portée absolue qu'est la nôtre.

Dès lors, faut-il dire qu'elles ont une valeur? Evidemment oui : elles ont notre valeur à nous. Non pas qu'elles nous vaillent;

mais elles nous constituent. Faut-il les désirer ? Evidemment oui : ce qui nous attire en elles, c'est nous-mêmes, mais nous complétés, soutenus et aidés par ce qu'elles sont. Les mépriser serait non seulement une insulte pour le Dieu dont elles sont des images et vers lequel elles ouvrent des voies, mais ce serait un acte de dédain à l'égard de nous-mêmes, et, par conséquent, un acte contre nature. Faut-il rechercher leur possession ? Oui encore, évidemment, et le plus possible, parce que cette possession nous fait être plus entièrement, et que Dieu qui nous a créés, nous a créés pour être. D'une façon plus précise, il faut la rechercher dans toute la mesure où cette possession nous réalise davantage, c'est-à-dire dans la mesure où elle nous rend plus vraiment, plus largement, plus noblement humains.

Ici, on le sent, est incluse, par la force des choses, une restriction et une restriction qui peut aller loin. Si la possession des biens matériels, à cause de notre mauvaise manière de la concevoir ou de toute autre raison, venait à nous diminuer nous-mêmes, à gêner le développement de la vertu, du courage, du désintéressement, il faudrait, à l'instant, y renoncer. D'abord, les biens supérieurs; ensuite, les autres; des premiers et des seconds, le plus possible; mais en gardant les proportions. C'est une question de dosage et d'équilibre.

Or, en fait, l'hypothèse ne se réalise que trop souvent. D'une manière générale, peut-on dire, les choses de ce monde sont si tentantes, et les convoitises qu'elles éveillent si insinuantes à la fois et si ardentes, que la prudence et la sagesse conseillent de se tenir devant elles sur la défensive. La plupart du temps, l'état le plus favorable au développement de ce qu'il y a de meilleur dans l'homme sera la pauvreté, une pauvreté pas trop complète d'ailleurs, ou mieux, une certaine indifférence d'âme, dans quelque *aurea mediocritas*. C'est cet aspect des choses qu'exprimait la sagesse populaire, dans les dictons que nous avons rappelés au début de ces pages.

Le renoncement dont il s'agit est loin d'être total. Il est même le contraire d'un renoncement; il est un appétit, un appétit **de possession, mais de possession calme et rentrée dans l'ordre.**

Il n'est pas non plus, loin de là, la pauvreté chrétienne; mais il est l'attitude philosophique que la pauvreté chrétienne perfectionne et achève.

La pauvreté chrétienne, le moment est venu de parler d'elle, la pauvreté chrétienne est chrétienne essentiellement, non seulement parce que ce sont des chrétiens qui l'observent, mais aussi parce que, en elle-même, dans l'attitude d'âme qu'elle constitue, elle est un geste qui ne s'explique que par le Christ. Ceux qui l'ont le mieux connue et le plus aimée ont regardé le Crucifié, et n'ont pas eu besoin de voir autre chose. Il a voulu être pauvre, et ils l'ont voulu, eux aussi. Ou plutôt, puisqu'ils sont ses membres et que lui vit en eux, leur façon de juger a été bien plus la sienne que la leur. Le choix qu'il avait fait d'être indigent en entrant dans le monde, il l'a continué en eux, et eux l'ont continué en lui et par lui.

Au point de vue de la pratique, il n'y a pas plus à dire : le Verbe, étant la lumière éternelle, est la justification surabondante de tous ses actes : être rattaché à lui, c'est être dans la clarté. Le tout n'est plus de raisonner, mais de faire; plus on s'unira à lui en l'aimant et en l'imitant, et plus, en lui, l'on verra combien il est bon et juste de vivre comme lui.

Mais au point de vue spéculatif, des questions peuvent encore se poser, qu'il est nécessaire de résoudre, autant qu'il est possible ici-bas, si l'on veut faire une science de l'action chrétienne. Même pour la pratique, le peu qu'on pourra dire aura son prix : quand on est, comme nous, « enfants de la lumière et enfants du jour » (*I Thess.*, v, 5), on ne peut négliger la moindre clarté.

Demandons-nous donc quelle est exactement cette pauvreté chrétienne, et comment elle est chrétienne; comment elle correspond à ce qu'est le Christ, et à ce que nous sommes, nous et l'univers matériel, dans le Christ. Même dans l'ordre surnaturel en effet, et là plus qu'ailleurs, la vertu consiste dans une adaptation volontaire de l'âme et du cœur au réel que Dieu a fait.

La réponse, du reste, est déjà préparée. Ce que nous avons dit sur l'ordre naturel nous a mis sur la voie; il n'est que de reprendre les considérations philosophiques qui précèdent, en y insérant

les modifications et les embellissements qu'apporte avec lui l'ordre surnaturel.

Ces modifications se ramènent à une seule; et c'est Jésus-Christ; car Dieu se donne au monde dans le Christ, et toute grâce est là et tout don divin.

Le monde, disions-nous, ne fait qu'un : les âmes sont liées aux corps; les corps sont rattachés aux choses matérielles; le seul être qui ne soit pas une mutilation, c'est l'homme avec l'univers, c'est l'univers humain, si l'on peut ainsi dire. Ainsi était-ce autrefois; maintenant, l'unité va plus loin. A cet ensemble, s'est adjoint l'Homme-Dieu. Il fait corps avec l'humanité dont il est membre, comme l'humanité fait corps avec la matière. Plus encore : la plénitude de grâce qu'il possède, la surabondance de vie divine qui jaillit en lui, fait qu'il contient en lui-même, comme en une source, toute la vie surnaturelle de notre race. Ainsi fait-il en lui l'unité de l'humanité, bien plus parfaitement que l'humanité ne fait l'unité du monde. Ainsi encore, à cause de lui, l'humanité, unifiée surnaturellement en lui, fait, d'une façon plus parfaite, l'unité du monde. *Ens et unum convertuntur*. Tout notre univers, haussé dans son être à une dignité transcendante, est haussé dans la cohésion de son être à une surnaturelle unité. Du Christ aux hommes, des hommes aux choses, des liens sont serrés, par Dieu et en Dieu, forts d'une surhumaine énergie. Et l'effet de l'Incarnation, parce qu'il n'y a pas de solution de continuité, s'étend, de proche en proche, jusqu'aux astres, aux plantes et aux cailloux.

Le monde, disaient déjà les Pères, est comme une cithare : rien qu'en touchant une corde, la bonté divine la fait vibrer tout entière. Dans les dernières cordes, le son s'atténue en se prolongeant, mais il n'est pas éteint. L'effet de l'Incarnation, de la même manière, va jusqu'au bout du monde. Seulement, dans les choses matérielles, il n'est, en aucune manière, l'infusion de la grâce. Il est seulement la collation d'une dignité nouvelle : la dignité d'être le milieu dans lequel vit le corps mystique du Christ, le milieu dans lequel il est éternellement vrai que le Christ lui-même a vécu.

Ainsi, ce qui n'est par soi que l'univers humain devient par lui l'univers chrétien. Dans l'ordre naturel, c'est par l'univers, avec l'univers, de l'univers, que l'homme forme son corps, ses gestes, et jusqu'à ses actes de penser et de vouloir, au moins pour une part. Dans l'ordre surnaturel, tout cela subsiste, mais haussé. L'univers, en donnant à l'homme sa chair et son sang, fournit la matière dont est fait le corps mystique, dont fut fait le corps physique du Sauveur. Il sert, dans les sacrements, et même dans tous les événements qui se produisent en lui et que conduit la Providence, à la croissance du corps mystique. En plus, comme nous l'apprend saint Paul, il a, à travers l'homme, quelque rapport avec l'ordre de la grâce. « La nature elle-même, dit l'Apôtre, sera délivrée de l'esclavage de la corruption, pour avoir part à la liberté de la gloire des enfants de Dieu. Nous savons en effet que la nature entière gémit et souffre, en tous les êtres qui la composent, les douleurs de l'enfantement jusqu'à maintenant » *(Rom.*, VIII, 21, 22). Et de fait, quand enfin nous sera donnée notre exaltation définitive, les choses matérielles en recevront quelque prolongement, parce qu'elles-mêmes sont notre prolongement. La nouveauté de vie, qui s'écoulera en nous, resplendira en elles; il y aura un ciel nouveau et une terre nouvelle *(Apoc.*, XXI, 1), et ils se déploieront durant l'éternité, devant les yeux de chair des élus, comme un splendide miroir de la bonté divine *(Suppl.* de la *Summa Theol.* de saint Thomas, qu. 91, art. 1, c.).

Nous ne développerons pas davantage ces points, que nous espérons traiter bientôt ailleurs. Ce qu'il faut à présent, c'est en tirer des applications par rapport à la possession des choses matérielles, par rapport à la pauvreté.

Désormais, donc, toutes choses appartiennent au Christ.

Auparavant, l'homme était la dernière des fins incluses dans l'univers, Dieu étant la fin dernière de l'homme et de l'univers. Maintenant, c'est le Christ qui l'est, et l'homme ne l'est plus que dans le Christ.

Aussi les choses qui, auparavant, devaient être ordonnées à

l'homme sans plus, doivent être ordonnées au Christ. C'en est donc fait, chez les individus, du droit de posséder totalement, absolument, sans que rien sur terre ne détienne, par-dessus leurs titres, une sorte de *dominium altum*. La façon de posséder pour soi seul, la propriété privée, sans explications ni rapport à un ordre de choses directeur, n'est plus le dernier mot. Eux-mêmes, les hommes ne sont que par le Christ; qu'ils ne possèdent donc que par le Christ! A travers eux qui sont ses membres, c'est lui qui est le Maître et le Seigneur, et, si l'on ose dire, le propriétaire dernier.

Propriétaire, le mot est presque ridicule ici, et il faut tout de suite effacer ce qu'il évoque d'intéressé. Il n'est pas question de propriété au sens où l'entendent nos esprits cupides d'indigents et de rentiers. Lui qui n'a pas voulu d'une pierre où reposer la tête ne vient pas tout confisquer à son profit. Il n'est venu que pour les autres; si donc il doit entrer en possession de tout, ce n'est pas en enlevant rien, c'est en donnant tout, c'est-à-dire, en donnant de posséder tout, par lui et en lui, mais bien mieux, au centuple, et pour la vie éternelle.

Son règne à lui n'aura pas de fin. Ainsi l'emprise que, par lui, on obtient sur les choses. Car les choses, Dieu les conservera, à travers les siècles des siècles, pour le Christ et ses élus, en suppléant par sa vertu ce qui manque à leur faiblesse (S. Thomas, *Contra Gentes*, IV, 97).

Reste à posséder de cette manière nouvelle. C'est, avant tout, un changement d'esprit, non un bouleversement social; et c'est possible, quel que soit le régime économique.

La propriété privée n'est donc pas mise en question; elle doit simplement rentrer, à titre d'élément, dans un ordre qui la débordera de toutes parts. Au reste, y toucher serait une faute : elle est, strictement, de droit naturel.

Cela doit être dit, et nettement. Mais il faut ajouter tout de suite qu'elle n'est que de droit naturel. Les clôtures de ronces artificielles qu'elle réclame ne sont pas l'expression la plus pure que puisse trouver l'idéal chrétien; et le salut le plus fraternel qu'on puisse adresser à son frère n'est pas de l'avertir que les

sentiers d'un bosquet ont été semés de pièges à loups à son intention.

Encore une fois, qu'on nous entende bien, car le sujet est délicat. On ne prétend nullement que la propriété privée soit un mal ou un pis aller inévitable. On affirme au contraire, comme il est certain, qu'elle est un bien, et un bien nécessaire aux hommes. Mais on ajoute que les hommes ont été élevés par la grâce à une dignité plus grande, et qu'elle-même, par conséquent, doit être haussée à une altitude semblable, pour demeurer toujours le régime qui leur convient.

Eux ont reçu d'être dans le Christ; qu'elle aussi soit, en conséquence, une possession dans le Christ. Nous voulons dire : qu'elle prenne ses règles dans ses préceptes à lui, non dans les simples idées et les lubies des hommes; et que, en conséquence, par eux, ce soit lui qui dirige tout et qui soit, vraiment, le Seigneur de toutes choses : *tu solus Dominus*.

Cette façon de posséder est possible dans n'importe quel état, et bien des chrétiens la pratiquent dans le monde.

Mais, faut-il continuer, ce n'est que dans la vie religieuse qu'elle est pleinement réalisée.

Là, en effet, et là seulement, tout est arrangé de telle sorte que le Christ dirige, jusque dans les détails, l'emploi des moindres choses, et jusqu'au plus petit semblant d'acte de propriétaire. Là, le domaine du Christ est reconnu par un acte irrévocable, par le vœu qui remet entre ses mains la disposition de toutes choses. Là, un organisme bien visible et bien perceptible, les supérieurs, le chapitre, le conseil, parle en son nom et exprime clairement sa volonté; et, comme cet organisme est approuvé par l'Église, et que l'Église c'est Jésus-Christ continué, on peut être certain, en l'écoutant, de n'entendre que sa voix à lui.

Un tel état comporte un certain degré d'indigence : les membres doivent suivre les chemins qu'a suivis le Chef, et le Chef veut continuer en ses membres ses luttes et ses expiations.

Un tel état, encore, demande une perpétuelle dépendance. Il faut même dire que cette dépendance, où s'exprime mieux sa raison d'être, est en lui plus caractéristique que toutes les priva-

tions. Ou, si l'on préfère, qu'elle constitue la première des privations; car elle est la privation du domaine inconditionnel, et cette privation mortifie l'orgueil de l'esprit, tandis que les autres privations ne sont que des privations d'usages, qui n'affectent que notre sensibilité, et pour peu de temps.

Cependant, aucune de ces deux privations, à notre sens, n'est l'essentiel. L'essentiel, dans un membre, c'est l'adhérence au chef; l'essentiel, dans la façon de posséder propre aux membres, est le rattachement par rapport au Christ. La dépendance puis la conformité d'attitude viennent après, et elles sont les aspects, négatif ou secondaire, de cette union qui est primordiale.

La pauvreté est d'abord une union, une union à celui qui est le maître du ciel et de la terre, et dans lequel, seul, on veut posséder tout.

La pauvreté est un amour, un amour qui, en se donnant, donne tout le reste, et qui ne veut plus rien voir ni rien apprécier que par les yeux de Jésus-Christ.

La pauvreté est une consécration, un transfert au Christ, une élévation sur le plan divin de ce qui ne serait, sans cela, que le comportement d'un animal raisonnable parmi les choses dont il a besoin.

Aussi est-elle acte de culte et de religion. Elle l'est, non seulement en vertu du vœu qui la scelle, mais par sa substance même. Elle est en elle-même une oblation et un sacrifice, parce qu'elle est l'offrande totale que nous faisons au Christ de tout ce que nous sommes en tant que centres de l'univers, et de tout ce qu'est l'univers, en tant qu'il a son centre en nous.

La pauvreté n'est pas seulement une attitude que l'on prend devant le Christ; elle est aussi une attitude que l'on prend devant les hommes. Serait-il possible d'ailleurs que l'on combatte à ce point la cupidité et l'intérêt personnel, sans que la charité vis-à-vis du prochain s'en ressente ?

Comme on vient de le voir, en effet, la pauvreté est le mode de posséder qui convient aux chrétiens en tant qu'ils sont membres du Christ. Or, en tant que membres du Christ, ils sont membres

les uns des autres. Posséder dans le Christ, c'est donc posséder en union aux autres. Or, au moins par vocation de Dieu et par tendance de la grâce qui travaille toutes les âmes, tous les hommes sont membres du Christ. Posséder dans le Christ, c'est donc posséder en union avec eux tous.

D'ailleurs, le Christ, en tant qu'il est le centre de l'univers auquel toutes choses et toute propriété doivent être rapportées, ce n'est pas tellement le Christ en tant qu'il a quitté cet univers, que le Christ en tant qu'il y est demeuré. En tant qu'il est parti, qu'a-t-il encore besoin de nos misères, et que peut signifier un usage des choses qui soit à son profit ? Tandis que, en tant qu'il demeure parmi nous, en tant qu'il est la vie de l'humanité et l'hôte intérieur qui ne cesse d'agir en ce monde par ses membres, bref en tant qu'il a un corps mystique, il reste en rapport avec les créatures, et même il a besoin d'elles. C'est lui qui veut bien l'assurer en disant : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire; j'étais sans vêtements et vous m'avez vêtu » *(Mt.*, XXV, 35-36). Bien certainement, ce Christ mystique n'est pas un autre que le Christ qui règne dans le ciel; puisque même c'est du ciel qu'il viendra donner cette assurance suprême. Il n'y a qu'un seul Christ; seulement, cet unique peut être considéré de diverses façons et nous voulons dire que, lorsqu'on montre en lui le terme où doivent tendre et toutes les possessions et toutes les choses matérielles, on parle de lui en tant qu'il est chef d'un corps mystique.

Mais la tête et le corps ne font qu'un seul organisme; *caput et corpus unus est Christus*, comme dit si souvent saint Augustin. Dire que la tête est le propriétaire suprême de toutes choses, c'est dire que le corps l'est aussi, par elle. Dire que toute possession doit ordonner vers le Maître dernier tout usage de biens, c'est dire qu'elle doit l'ordonner vers tout le corps. Puisque Dieu a tout donné au Christ, et que le Christ a tout donné aux hommes, qui sont ses membres, c'est donc aux hommes que, en fin de compte, tout appartient. Ce que chacun a en propre, il l'a, non à la manière d'un individu séparé des autres et d'un despote absolu, mais à la manière d'une partie existant pour un

ensemble. Il l'a, en quelque sorte, à titre de représentant de cet ensemble, à titre de gérant, si l'on peut ainsi dire; il l'a pour procurer le bien de tous.

Les formules, nous le sentons fort bien, ont quelque chose d'inquiétant : elles semblent prôner le collectivisme le plus complet. Il n'en est rien cependant et nous nous expliquerons bientôt à ce sujet. Tout ce qu'il faut noter pour l'instant, c'est la façon péremptoire dont elles écartent l'égoïsme. La manière surnaturelle de posséder, qui se montrait jusqu'ici comme essentiellement chrétienne, apparaît maintenant comme essentiellement catholique. Autant elle doit tout rapporter au Christ et être dans le Christ, autant elle doit tout rapporter aux hommes et être en communion de préoccupations, de désirs, d'intentions avec tous les hommes; c'est cela que nous entendons par catholique.

Mais ce catholicisme, en quoi doit-il consister ?

Notre catholicisme réside, en premier lieu, au dedans de nous; il consiste dans l'unité de vie qui nous relie, par le centre de notre âme, à toutes les âmes qui vivent du même Christ. De ce fond, il doit se répandre dans les actes.

Ainsi le catholicisme de notre façon de posséder : tout d'abord, il doit résider en notre âme. Il doit consister dans la certitude et la volonté de ne pas être seul et de ne pas avoir seul; dans la préoccupation, l'habitude, la tendance de rapporter tout, à travers nous, vers le bonheur et le salut de toute l'humanité régénérée. Ce sera comme s'il n'y avait, pour tous les biens, qu'un seul possesseur : cet organisme de grâce, où tous les hommes, selon le plan de Dieu, sont vivifiés dans le Christ. Tout est pour lui, tout est à lui, et notre acte de posséder n'est pas un petit tout détaché, qui veut ramener quelque chose à soi seul, mais plutôt une sorte d'élément qui s'organise dans ce grand ensemble et qui, ne cherchant son bien que dans le bien de l'ensemble, veut d'abord le bien de l'ensemble.

Une fois l'âme disposée de la sorte, l'action suivra. On fera l'aumône, on aidera les œuvres, on soutiendra les missions, et l'on sera heureux d'agir ainsi. On considérera la générosité

non pas comme une attitude étonnante et admirable, mais comme la seule manière d'agir qui convienne à la grâce qui nous anime. Par structure, par essence, un membre réclame de vivre pour les autres; quand il communique ce qu'il a, il ne fait qu'agir de la seule façon qui lui soit connaturelle, et il n'est qu'un serviteur inutile.

Non pas, sans doute, que cette libéralité soit une obligation de stricte justice. Il n'est pas question de justice ici. La justice suppose essentiellement l'altérité des parties contractantes, leur opposition et presque leur hostilité possible. Ici ces morcellements ont été dépassés, nous sommes dans l'unité.

Les mots deviennent trop pauvres, quand il y a tant de richesses à exprimer. C'est ici, tout ensemble, de la justice et de la libéralité, de la charité et du respect, de la possession et du détachement, et ce n'est exactement ni l'un ni l'autre. C'est une attitude complexe et une, qui se ramène à la volonté de vivre du Christ et dans le Christ, et qui possède autant d'aspects divers que cette vie elle-même.

Dès qu'on les suit jusqu'au bout, les vertus chrétiennes se ramènent à ce centre, dans lequel habite toute plénitude (*Col.*, I, 18). Au bout d'elles-mêmes, en se terminant en lui, tout en gardant leurs modalités propres, elles se continuent les unes dans les autres.

Si l'on veut absolument mettre un nom, et il le faut bien si l'on veut parler, qu'on dise la pauvreté catholique. Mais qu'on n'oublie pas que, dans celui qui a renouvelé toutes choses (*Apoc.*, XXI, 5; *II Cor.*, V, 17), les mots eux-mêmes prennent un sens rajeuni.

Déjà dans l'ordre naturel la propriété a une fonction sociale. Elle se justifie, pour une part, parce qu'elle est l'indispensable stimulant au travail opiniâtre, à l'économie, à la mise en valeur de l'univers, toutes choses qui sont indispensables au bien commun comme au bien de chaque individu.

Dans l'ordre surnaturel, il en va de même, mais bien plus fort : l'aspect social de la propriété, comme l'aspect social de notre être lui-même, reçoit de surnaturels achèvements. Non pas, c'est trop

clair, qu'une grande vague de communisme doive passer sur le monde, emportant haies et clôtures, mais un immense amour doit envahir notre âme, balayant étroitesses et duretés. La grâce ne supprime pas les distinctions entre les différentes associations qu'elle unit; familles, groupements, patries demeurent, mais elle fait tomber les murs de séparation *(Eph.*, II, 14). De même, elle ne supprime ni la distinction entre les propriétés, ni les bornes, ni les cadastres; mais effaçant dans les âmes jalousies, égoïsmes, incompréhensions, elle enlève, de ces déterminations nécessaires, ce qui serait division ou antagonisme. Par dessus nos morcellements et nos lotissements, qui ne prendraient contact entre eux *que par des murs rigides et fermés, elle va toute à répandre un* immense amour qui doit noyer en quelque sorte toutes ces duretés dans la conscience d'une solidarité universelle et d'une unité catholique. Ainsi, dans un organisme, aux jointures où se touchent les os, la Providence a inséré des tissus délicats et des sécrétions onctueuses, pour changer en douceur ce qui aurait été raideur, et en adaptation facile ce qui aurait été un heurt cassant.

Cette action, la grâce veut l'exercer partout, quel que soit l'état de vie des chrétiens. Mais cela, il faut l'avouer, malgré toute sa beauté, ne réalise pas encore tout le rêve d'unité et de rapprochement qu'elle porte en elle. Aussi, ceux qui ne veulent pas faire autre chose sur la terre que chercher le royaume de Dieu et sa justice iront plus loin dans la même voie. Tout naturellement, par la poussée de la vie qu'ils portent en eux, ils voudront renoncer davantage aux propriétés privées. Le mien et le tien séparent toujours, et il est bon, pour les membres, de vivre ensemble. Quand on ne fait qu'un seul corps, pourquoi aurait-on plusieurs biens ?

Ainsi a surgi, dans l'Église, le vœu de pauvreté des ordres religieux. Il ne vient pas seulement de ce que, d'une part, la vie de communauté est utile à bien des égards, et de ce que, d'autre part, elle ne peut être stable que par un certain renoncement de tous à leurs propriétés individuelles. Il vient aussi de ce que ce renoncement même et cette pauvreté sont une attitude que prennent les membres du Christ en tant qu'ils sont membres, et de

ce que les membres sont faits pour vivre, et donc pour posséder, en commun. Tout se tient, dans l'unité de la vie chrétienne, chaque aspect donne l'explication des autres, comme, dans l'unité d'un organisme, chaque partie fait rayonner d'elle la vie qui anime le tout.

On a parlé du communisme des ordres religieux, du communisme aussi de la première chrétienté de Jérusalem. Dans la signification que le mot comporte actuellement, c'est là un non-sens. Le communisme est un régime économique, et un régime économique qui va vers l'asservissement de l'individu à la collectivité. La façon d'envisager les biens matériels dans la vie religieuse est un acte de foi dans un rapprochement surnaturel, et une exaltation de l'individu qu'anime désormais une vie plus large que la sienne propre. L'on ne possède plus rien pour soi seul, c'est vrai. Mais on ne fait qu'un non plus avec l'organisme entier qui possède tout.

Le vœu de pauvreté, avons-nous vu, est un holocauste offert à Dieu; nous voyons maintenant qu'il est une oblation faite à tout le genre humain; un serment de conjuré, si l'on peut ainsi dire, qui nous rattache à tous les hommes. Encore une fois, que c'est bien ce qu'il faut pour combattre l'égoïsme!

Ce ne sera plus l'individu qui décidera de l'usage des biens, ce sera une personne publique, le supérieur. Et cette personne publique aura à tenir compte, non seulement des religieux et du monastère, mais aussi de toute l'Église catholique. Ainsi est écarté, autant du moins que faire se peut, car elle est fort subtile, une certaine forme d'égoïsme, l'égoïsme collectif.

Le supérieur doit représenter la catholicité entière. Il ne tient pas son pouvoir des membres de son couvent, mais de l'Église entière. C'est elle, la Catholique, qui lui donne son autorité, et qui lui indique comment il a à en user, c'est donc elle, elle qui parle au nom de tout le corps mystique, qui règlera par lui l'emploi de toutes choses; le corps mystique, ainsi, sera le véritable propriétaire.

Sans doute, chaque supérieur doit veiller, de façon spéciale, à la communauté qui lui est confiée et aux œuvres dont celle-ci

est chargée. Mais il y veillera, comme sur une partie qui n'existe que dans un tout, par une sollicitude qui, s'occupant de la partie, n'oublie jamais le tout. Et les maisons religieuses, même les plus pauvres, sauront ne pas oublier les intérêts catholiques.

Devant le prochain, la pauvreté est donc charité, devant le Christ, elle est culte et religion. Et devant les choses, devant l'univers, qu'est-elle ?

Elle est un certain culte et une certaine charité. Quelque chose, en effet, de l'attitude qu'elle prend devant le Sauveur et devant le prochain s'étend jusqu'à ce monde matériel, qui est un prolongement de l'homme, et duquel le Seigneur a voulu vivre.

Dans les créatures matérielles, elle ne voit plus le simple étalage d'une splendide variété. Elle voit une appartenance au Christ. Le Christ a respiré notre air, admiré nos fleurs et arrosé notre sol avec son sang; tout cela, dès lors, est consacré, et, dans tout cela, ce qu'il y a de plus réel, c'est ce qu'il a laissé de lui. De même que la bonté de Dieu resplendissait sur son visage d'homme, de même que sa charité s'exprime dans nos gestes à nous qui sommes ses membres, quelque chose de sa douceur, de sa beauté, et de sa grandeur transparaît dans tout son univers. *Tui sunt caeli et tua est terra* (*Ps.* LXXVIII, 12). Tout entier, cet univers est trop auguste, pour ne servir qu'à des besoins individuels. Tout entier, il est devenu assez saint, assez consacré, pour n'être ordonné qu'au service du Christ, du Christ et de son corps mystique.

Aucun usage n'est interdit, puisque tout peut être rapporté au Seigneur, Mais un état d'âme est écarté : un certain orgueil, une certaine arrogance suffisante, une certaine prétention à s'ériger en fin dernière des choses. Cette vanité creuse, la richesse l'inspire souvent; elle ne cadre ni avec la grandeur de l'univers, ni avec la véritable dignité des membres du Christ.

Il y a là une certaine humilité, qui va avec une certaine charité. Le monde..., mais il est de notre famille : par nature, nous en faisons partie; par grâce, nous lui sommes plus unis encore. Dans le Christ, en effet, l'unité de la création a reçu un achèvement

divin; la matière est devenue susceptible de salut (Saint Irénée, *Adv. Haer.*, 6, 1; etc.), elle ressuscitera pour la vie éternelle, nos âmes lui seront à jamais réunies, et elle-même sera spiritualisée et glorifiée d'une manière ineffable.

Dès lors, un peu de l'amour que nous nous devons, un peu de l'amour que nous devons à l'humanité, doit descendre jusqu'à elle. Elle est la chair de notre chair et l'os de nos os; il faut donc la chérir; il faut même, en un certain sens, la chérir de charité, puisque elle est rattachée au Christ et à son corps mystique.

Cette sympathie pour tout ce qui est n'est pas un peu de tendresse qu'on refuse aux hommes, pour la donner aux choses, ce qui serait mal; elle est l'amour pour les hommes, en tant qu'il est assez vaste pour embrasser tout ce qui les touche. L'amour, comme le bien, est diffusif de lui-même; dès qu'il est plus ardent, il jette de plus grandes flammes; quand il brûle d'une ardeur divine, c'est toute la terre qu'il veut incendier. Il aimera donc, alors, de charité théologale, tous les hommes, dans le Christ, aussi loin qu'ils vont, jusqu'au bout de l'univers, jusqu'aux épis dont est fait notre pain, jusqu'aux grands arbres dont fut faite la croix.

Amour magnanime et généreux, et qui n'a rien de commun avec l'idolâtrie parcimonieuse de l'avare. Si, dans les choses, on aime les hommes et le Christ, on n'hésitera pas à les employer, et le plus largement possible, sitôt qu'il s'agira d'aider le prochain ou d'honorer le Sauveur.

Amour désintéressé aussi. La pauvreté n'est pas l'économie, moins encore la prodigalité ou la négligence, évidemment. Elle n'est pas une institution financière, une sorte de coopérative de production et d'achat permettant des gains faciles. L'amour fait-il tant de calculs ? Et fait-on vœu de pauvreté, de détachement pour s'embarrasser d'un perpétuel souci d'épargne ? On respectera les biens, assurément, en ne les gaspillant pas; mais on respectera son âme, en ne l'accablant pas sous la crainte de dépenses.

Amour lumineux encore, et qui fait comprendre. L'égoïsme, lui, est opaque. Il ne laisse voir dans les choses que leur valeur d'usage et leur relation par rapport à soi, c'est-à-dire la mince couche superficielle par où elles touchent le reste, et non pas

leur en-soi. La pauvreté, elle, la pauvreté respectueuse et aimante, en nous désencombrant de nous-mêmes, nous donne loisir et place pour voir et admirer et posséder en notre âme la vraie majesté du réel.

Voici qu'on pressent, partout, une appartenance au Christ et un mystère de grandeur. On peut ouvrir les yeux, ils sont prêts à discerner, aux moindres indices, les magnificences accumulées dans tout ce qui est. Ce n'est pas par hasard que le Poverello d'Assise s'est trouvé l'un de ceux qui ont le mieux compris la nature. La pauvreté, en dégageant son âme, l'avait rendue prompte à vibrer.

Amour humain, enfin. Si la sympathie pour les choses est une des marques les plus délicates de la dilection pour les hommes, la pauvreté, en facilitant cette sympathie, montre combien elle est faite pour développer en nous ce qu'il y a de plus profondément humain. Il ne faut pas laisser croire, il ne faut pas laisser dire que nous sommes, devant l'univers, des indifférents ou des aveugles, comme si les clartés de l'au delà nous cachaient le monde réel où le Père nous a mis; ou comme si la préoccupation de mendier voilait la splendeur du monde à nos yeux de parasites. Ou bien serait-ce parce que nous sommes les enfants du Créateur de tout, et les membres de celui qui a tout restauré en lui, que nous serions incapables de voir le monde comme il est; ou serait-ce parce que toute chose est image de Dieu et vestige du Christ, qu'elle est moins belle et moins auguste ?

La pauvreté, on ne peut assez le dire, est juste le contraire d'un mépris. Aussi bien, le mépris n'est pas chrétien, et, par dessus le marché, il est d'ordinaire obtus. Elle ne dit pas que les choses ne sont rien, ce qui serait faux, puisqu'elles sont. Elle ne dit pas qu'elles sont mauvaises, ce qui serait plus faux encore, puisqu'elles sont l'œuvre de Dieu. Elle dit que nous, nous sommes cupides, et qu'il ne faut ni nous asservir ni nous emprisonner. Elle dit que les choses sont belles et grandes, trop belles et trop grandes pour que, en elles, on ne recherche que soi seul.

**Assurément, elle inclut un aspect négatif, et cet aspect est**

important. Elle suppose des mortifications, des sacrifices, des privations. Mais ces renoncements ne sont négatifs que pour une partie, et la moindre. Avant tout, ils sont une délivrance, la délivrance de nos étroitesses; et un amour, l'amour du Christ, et de l'univers dans le Christ.

Toutes les vertus ne réclament-elles pas certaines suppressions, la suppression de leurs contraires? La chasteté et l'obéissance, pour parler plus spécialement de vertus que les vœux de religion rangent à côté de la pauvreté, n'impliquent-elles pas, l'une, l'abstention de l'amour conjugual, l'autre, le sacrifice de la volonté propre.

*Mais, en elle, ces abdications ne sont que l'envers d'une* conquête. L'obéissance renonce à vouloir d'une volonté individualiste; mais c'est pour arriver par là à vouloir dans le Christ et avec le Christ, dans le corps mystique du Christ et avec le corps mystique. La chasteté délaisse l'amour conjugal, mais c'est pour parvenir ainsi à aimer plus fort et plus large, à aimer le Christ dans toute l'étendue de son corps mystique. On ne supprime, au fond, que des restrictions; on ne mortifie l'individualisme que pour lui arracher sa gangue : voici qu'on pénètre dans le divin et dans le catholique; on veut, avec Dieu, des choses divines; on produit, avec tous les chrétiens, la naissance de toute l'humanité dans le Christ.

De même la pauvreté. Elle ne quitte que pour trouver, et mieux, ce qu'elle a abandonné. Elle rompt avec ce qu'il y a d'exclusif, de restrictif, de limité, dans la propriété individuelle; et elle acquiert, sous une forme meilleure et plus développée, l'élément de possession vraie qui se trouvait dans cette propriété.

Elle peut tenir les choses en tout leur être, dans leur usage comme dans leur en-soi substantiel, et jusque dans ce surcroît de dignité que leur ajoute l'Incarnation.

Elle les tient avec la force de tout le genre humain, car elle les tient, dans l'unité du corps mystique, et par tout le corps mystique.

L'acte de posséder lui-même, autrement si terre à terre et, somme toute, si étroit, devient merveilleusement total. Il n'est

plus seulement annexion, il est culte, universalisme, admiration pour l'univers; il est charité surtout, charité pour le Christ, charité pour tous les hommes, charité, en un sens analogique, pour les choses, charité se confondant avec l'usage des biens matériels.

*Plenitudo legis est dilectio.* Ainsi la pauvreté se montre comme une chose totale, incluant en elle, à un point de vue particulier, il est vrai, toute la perfection, comme chacun des angles d'un triangle, même le plus petit, comprend tout le triangle.

Étant ainsi la perfection, elle est la béatitude. *Beati pauperes*, bienheureux les pauvres, ils sont des rois, le royaume de Dieu est à eux. Les vrais riches, ce sont eux, non parce qu'ils ont renoncé à tout, mais parce que, en renonçant, ils ont acquis tout. Car qui laisse là ses biens, ou ses champs, ou sa maison, à cause du Christ (*Mt.*, XIX, 29), recevra le centuple et la vie éternelle. Il possédera tout dès ici-bas, mais d'une manière si parfaite, qu'elle fait déjà songer à la plénitude de l'éternité

Émile MERSCH, S. I.